

## LA LANGUE SUSCITE-T-ELLE UNE IDENTITE ?

« La langue ne s'apprend ni de la mère ni du maître. On s'y prête en bégayant. »  
St Augustin Les confessions

*Soudain votre maison devient inhabitable, vous avez froid, vous ne ressentez plus rien. Vous savez qu'à une époque pas si lointaine vous aviez traversé des torrents, l'eau avait giclé sur vos épaules, sur votre peau, vous aviez été désarçonnée, mise à mal. Vous savez qu'il suffisait d'une voix pour vous mettre au bord de vous-même, qu'alors le vol d'un épervier ou l'envolée d'un ban d'avocettes pouvait vous émouvoir et vous arrêter dans votre occupation. Vous savez que vous aimiez marcher, sentir l'air et le vent sur votre peau — vous aimez toujours marcher. Il n'y a pas si longtemps, un vent coléreux pouvait s'abattre sur vous et vous terrasser, vous étiez prise dans son tourbillon. Il vous soulevait de terre et pouvait vous rejeter sur des rivages inconnus. Vous pouviez prendre la mer, suivre la route des larges frégates, passer au plus près des récifs. Vous risquiez de vous fracasser sur eux, vous étiez à la merci d'un coup de vent qui à tout instant pouvait vous anéantir et réduire en morceaux votre goélette. De justesse, vous passiez quand même, vous aviez la vie sauve mais c'était pour retomber dans des périls encore plus grands. Une île aux fleurs tropicales et envahissantes avait interrompu votre course. Vous aviez mis pied à terre, vous aviez parcouru l'île en tous sens. Votre compagnon vous portait lorsqu'il fallait traverser les torrents et il vous disait: «N'aies pas peur, je me sens plus fort avec toi.» La forêt était sombre et dense. Les marins vous attendaient sur le rivage veillant sur votre embarcation. Vous pouviez vouloir l'impossible. Vous vouliez les extrêmes, le plus brûlant et le plus léger. Vous connaissiez les couleurs, les pigments, ocre de Sienne, rouge Chine, terre d'ombre brûlée.*

*Soudain tout disparaît, vous avez beau chercher un écho, rien ne résonne. Les voix chantent mais n'arrivent plus jusqu'à vous. La lumière embrase la campagne. Vous la voyiez sans en être éclairée. Les peintres vous montrent leurs tableaux, aucune parole ne sort de vos lèvres. Vous êtes allée voir les statues du Paraguay baroque, vous vous êtes arrêtée un instant devant une Piéta, et vous êtes repartie. Votre route est étrangement silencieuse. Vous ne souffrez pas. Vous êtes cependant inquiète. Vous êtes comme cet homme sans ombre à la recherche de son âme. Vous agissez, vous vous démenez, vous sortez de votre lit après y être restée trop longtemps. Vous vous habillez trop vite. Vous passez beaucoup d'heures à votre table de travail mais vous ne travaillez pas. Vous téléphonez. Vous arrivez dix minutes en retard à vos rendez-vous. Vous rentrez*

tard. Vous n'aimez plus être chez vous. Soudain votre maison devient inhabitable.

Vous saviez qu'il vous manquait les couleurs, vous saviez que le monde n'était abordable que s'il était gris. Vous aviez éprouvé un plaisir profond le jour où au Collège de France Roland Barthes fit son séminaire sur le neutre. Vous n'avez pas manqué une seule de ses conférences. Il parlait de vous. Vous vous êtes mise à avoir un peu d'étendue, à avoir comme un début de corps. A partir de ce bout de corps, vous êtes allée vers les autres, vers ce qu'ils drainaient de vie.

A travers sa parole vous retrouviez votre identité. Jusqu'alors vous étiez devenue étrangère à vous même. Vous viviez dans une sorte d'étrangeté. Plus rien n'avait vraiment de sens. Tout se confondait. Mais vous alliez à ses conférences. Il parlait de vous. Ses paroles rallumaient une petite flamme au cœur de votre être. Vous vous sentiez revivre. Vous vous sentiez reconnue dans ce que vous aviez de plus intime. Est-ce les mots, est ce sa voix, est ce long parcours que vous aviez fait vers cette langue ? Difficile d'en décider. Peu à peu vous êtes sortie de votre mutité. En vous se sont reformées des images. Vous vous êtes sentie animée par elles.

Votre maison est devenue habitable. Vous avez pu alors trouver les mots pour dire ce par quoi vous étiez habitée.

Il vous est alors venu l'étrange pensée qu'écrire ce texte « ce serait aussi beau » que si vous vous mariez. Vous vous étiez même formulé que ce qui serait beau serait que ce mariage ait l'accord de votre père. Ainsi dans l'écriture il y aurait l'idée d'une réconciliation avec votre père. Celui de votre enfance. Celui qui n'appartient à personne d'autre qu'à vous. Celui qui, malgré tous les aléas de votre vie, reste votre père.

Pourquoi depuis que vous avait pris cette décision d'écrire, ce sentiment que vous gardez en vous comme quelque chose d'intime peut-il ressurgir comme étant à sa juste place ?

Pour cela, il vous a fallu perdre. Perdre l'image.

Jusqu'alors pour vous déplacer, plutôt que d'aller vers une place à construire vous alliez vers une place où il y avait une image. Cette image était comme un lieu. En allant vers cette image vous vouliez ressusciter l'éclat du regard de votre mère. Vous pensiez que quelque chose de votre vitalité commune était subordonnée à la création de cette image. Vous étiez tenue par ce qu'elle faisait ainsi tenir. Vous y étiez retenue.

Alors vous avez perçu que vous aviez à prendre le risque de quitter l'image pour éprouver votre propre existence et ainsi redonner à chacune son être.

Dessaisissement.

L'écriture vous a beaucoup aidée. L'écriture est cette place à construire, au préalable vide.

Alors dans un mouvement de retournement, les formes à venir ont donné voix aux vœux du passé : « il serait beau de » et libéré la force de leur vouloir.

La langue peut-elle susciter une identité, vous êtes vous demandé ? Une première réponse se dessine déjà : oui, à condition que dans le trajet auquel elle vous entraîne vous puissiez produire ce retournement qui libère les voix du désir.

C'est ce que j'aimerais exposer maintenant. Pour cela je vais passer d'une forme évocatrice à une forme réflexive et quitter la forme narrative de mon intervention.

*1° retournement* : Celui que j'ai découvert avec mes patients (mes patientes surtout). Le fait que rien ne se passe entre eux /elles et moi tant que les positions ne se sont pas retournées. Ce n'est pas moi qui leur apporte. Ce sont eux/elles qui me font thérapeute et psychanalyste en m'apportant leurs paroles, leurs rêves et leur confiance. Il se passe la même chose avec vous aujourd'hui. C'est vous, votre présence qui impulse ma pensée. Ce sont les patients qui en m'animant, en rêvant, en parlant, introduisent un retournement des places et deviennent ainsi acteurs de leur vie psychique : Le passage de ce qui est subi à ce qui est agi, le passage de la position passive à la position active, cette possibilité d'alternance, d'être soit celle qui est animée soit celle qui anime, me paraît définir l'ouverture de la vie psychique. Ceci est indispensable pour atteindre pas seulement ce qui est refoulé mais aussi ce qui est mis hors champ, exclu.

Ce processus de retournement ne doit pas être une fin en soi. Il a une visée qui est de soutenir cet autre passage, cet autre franchissement, cette autre perte, qui serait comme un premier exil structural de la mère. En effet, comme le dit R.M.Rilke<sup>1</sup>, « nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement quelque part, c'est peu à peu que nous composons en nous le lieu de notre origine, pour y naître après coup, et chaque jour davantage ». C'est ainsi que se tissent la langue et l'identité. Dans la relation analytique mais aussi dans le parcours singulier de toute personne, cet exil se parcourt à deux dans une sorte de délocalisation par le corps de l'autre. En effet à l'image de la mère qui prête sa psyché aux premiers vécus de son enfant, toute personne qui fait un franchissement, qui élabore quelque chose de nouveau, ne peut le faire que parce qu'elle a intériorisé un « autre là à côté » qui en est le support ou le destinataire. Telle est la portée que je donne aux figures de relais, et au mouvement de retournement opéré dans la relation transférentielle.

Alors l'exil peut devenir *re-présentable*. Il peut se représenter (sous forme de rêves par exemple). Tant qu'il n'y a pas cette sorte de migration dans « l'autre là à côté » l'exil est là, présent, présenté comme inélaborable, indépassable. Il se vit dans sa radicalité, comme privation de langue et d'identité, en actuel dans la cure et dans la vie. Quand il peut se *re-présenter*,

---

<sup>1</sup> In Lettres milanaises. Cité par P.Porret in « Joyce Mc Dougall, une écoute lumineuse »

c'est de l'exil dépassé. Ce n'est plus de l'exil pur mais un exil qui a acquis sa portée symbolique.

Ainsi nous retrouvons la question posée : la langue suscite-t-elle une identité ? Langue et identité sont un mouvement d'aller et retour vers les sources, mouvement qui les recompose à chaque fois.

2° *retournement* : le dessaisissement :

La séparation d'avec le premier objet perdu est à l'origine de la retrouvaille de l'objet. D'une certaine manière on peut dire qu'il n'y a pas d'identité sans séparation d'une image, d'un objet merveilleux, qui est attirant par son éclat mais aussi par sa faille, celle-ci alors donnant un écho au manque premier que je viens d'évoquer. S'en dessaisir pour aller vers une place à construire.

Oui mais comment y aller ? Ne pas y aller nu. Comment y aller, pas seulement avec les odeurs, les musiques du premier pays, de la première langue maternelle, la « lalangue », l'enveloppe maternelle. Y aller avec son « arrière pays », celui dont parle Yves Bonnefoy. Est-ce seulement le premier pays, celui de l'enfance, la première langue ? Non, cet « arrière pays » qui est construit de voyages, de couleurs, de peintures, de sons de la langue, d'odeurs, de mirages et de leurres, d'images, de murs qui n'en sont pas car ils épousent l'horizon, est porteur aussi du « sentiment inconnu » que l'on voudrait fixer à jamais et auquel cependant Yves Bonnefoy se décide de renoncer : « C'est dans mon devenir, que je puis garder ouvert, et non dans le texte clos, que doit s'inscrire et fleurir, si elle a un sens pour moi, comme je le crois, et fructifier, cette vision, cette pensée proche. Ce sera lui le creuset où l'arrière pays, s'étant dissipé, se reforme, où l'ici vacant cristallise. Et où quelques mots pour finir brilleront peut-être, qui, bien que simples et transparents comme le rien du langage, seront pourtant tout, et réels. »<sup>2</sup>

Si Yves Bonnefoy se décide à renoncer c'est parce qu'il a pu se rapprocher suffisamment de ce « sentiment d'inconnu » comme il l'exprime, « sentiment d'inconnu » que Pascal Quignard appellerait le « jadis », cette préhistoire du sujet du langage. Renoncer non seulement parce qu'on a pu se rapprocher d'une manière ou d'une autre des voix du passé mais aussi pour pouvoir les garder autrement. C'est ce que j'ai voulu évoquer tout à l'heure avec cette notion d'exil structurel.

Qu'est ce qui peut justifier et permettre un tel exil si ce n'est le langage ? Comme le dit Merleau Ponty : « Les mots, même dans l'art de la prose, transportent celui qui parle et celui qui entend dans un univers commun en les entraînant vers une signification nouvelle par une puissance de désignation qui excède leur définition reçue, par la vie sourde qu'ils ont mené et continuent de mener en nous. »<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Yves Bonnefoy « L'Arrière-pays » ed. Skira 1992, p.149

<sup>3</sup> Merleau-Ponty, « L'œil et l'esprit », folio essais 1992, p. 94.

Ainsi les mots peuvent à la fois avoir une vie au grand jour et une vie sourde ou, comme le dit autrement Pascal Quignard, « il n'est pas d'écrit qui ne doive ramener le lointain dans son expression ».<sup>4</sup>C'est ce que j'ai voulu vous faire entendre avec le récit de « Soudain votre maison est devenue inhabitable » par lequel j'ai commencé mon propos. Ce récit bien qu'il évoque la mélancolie redonne du lointain à celle qui écrit. Ce lointain de la langue et de l'intime. Ce récit est une issue à la mélancolie grâce aux mots qui, ayant leur vie de liaison et leur vie sourde, arrivent quand même à traduire un état d'âme. La vraie mélancolie n'accède pas aux mots qui justement pourraient établir le contact perdu.

3° *retournement* : le complexe fraternel : comment avec du « semblable » faire du « vivre ensemble ».

Un certain rapport aux premiers objets (perdus) est donc nécessaire pour tramer la texture d'une personne vivante. L'identité du sujet n'est pas donnée immédiatement, elle émerge d'un processus de dégagement. Je veux parler ici du rapport identifiant et en même temps aliénant du sujet à son image. En effet plusieurs facteurs contribuent à la constitution du sujet. La constitution du corps propre, du soi, se fait non seulement par les soins maternels, par la chaîne trans-générationnelle et langagière dans laquelle l'infans est pris, par un dédoublement du lieu de l'origine que la mère opère pour elle et son enfant du fait même du langage (une mère pense que même si c'est elle qui donne la vie à son enfant elle n'en est pas l'origine, elle n'en est qu'un des maillons), mais aussi par le rapport du petit de l'homme à sa propre image. C'est par cette image qu'il reçoit une forme totale alors qu'il se sent encore morcelé. Cependant dans le même geste cette image l'exclut et le leurre car elle n'est qu'une image. Le petit de l'homme aura alors à mettre son image en position de partenaire. C'est ce que J.Lacan a appelé le complexe fraternel que l'on retrouve dans tous les mythes et démarches initiatiques. L'enfant se sent dépossédé par ce que l'autre semblable à lui possède. Il cherche à récupérer dans un autre semblable à lui ce qui est à lui. C'est à travers l'autre que le jeune enfant prend conscience de lui. Il s'agit d'une jalousie primordiale et fondatrice. C'est un conflit non pas entre deux individus mais au sein d'un individu entre deux positions opposées et complémentaires. Alors que le combat et la rivalité à l'autre sont ce qui semble le plus fort, en fait cette jalousie représente d'abord une identification mentale et ensuite une rivalité vitale. C'est parce qu'il reconnaît en l'autre quelque chose qui le concerne lui intimement que le jeune enfant s'en prend à l'autre et le met en position de rival. Chaque partenaire confond la patrie de l'autre avec la sienne propre. C'est une sorte de jalousie amoureuse : le sujet porte de l'intérêt à l'image du rival-qu'il-aime. Il y a à la fois identification au rival et agressivité. « Sois même comme un autre » selon la formule si riche de P.Ricoeur. L'issue de

---

<sup>4</sup> Pascal Quignard, « Abîmes » Grasset, 2002, p. 99

cette relation identificatoire et persécutive à un soi-même auquel on n'accède qu'à travers l'image qu'on en a dans l'autre implique l'introduction d'un tiers objet qui, à la confusion affective, substitue la concurrence et l'émulation. Alors si l'enfant peut en sortir vainqueur il pourra quitter le champ conflictuel des frères pour rivaliser avec le père. Cette victoire sur la rivalité fonde la civilisation et le lien social.

Je ne voudrais pas quitter ce 3<sup>o</sup> retournement sans m'arrêter sur une dimension essentielle à une identité vivante qui est la capacité de jouer avec une image de soi-même, avec une sorte de double de soi-même, plus ou moins halluciné. Nous connaissons tous ces doubles de nous-mêmes que nous nous sommes créés, enfants, à des moments de passage où nous avons, pour aller plus vers nous-mêmes, à perdre momentanément une sorte de première identité, d'unité première encore indistincte du sujet et de l'objet, du moi et de l'autre, sorte de narcissisme fondateur. Ces moments sont souvent le moment de prise de conscience de la mort. Ce petit double est alors investi de rôles dont justement nous devons nous passer ou que nous réalisons ne pas avoir : tel garçonnet qui prend tel personnage de son livre d'images. Ce personnage devient le double complémentaire des destinées de l'enfant. Il doit, selon les besoins, lui servir de complément triste ou joyeux, sage ou méchant. Il demeure un certain temps et disparaît quand notre jeune héros se sent plus sûr de lui, trouve sa nouvelle identité. Il ouvre à la vie phantasmatique, vie sans laquelle il n'est pas de vie psychique. En quelque sorte l'enfant pour tenter de faire un, pour dégager une identité, passe par le deux. Ce recours au double n'est pas fait seulement pour recomposer l'univers libidinal mais il est fait aussi dans un souci d'authenticité et de fidélité à soi-même, pour explorer et donner un statut à ce qui de soi est à soi tout en n'étant plus soi. Il serait une sorte de sujet transitionnel. Il serait plus juste de parler non d'identité mais de dégagement identitaire. Comme nous l'avons vu, le rapport au rival ou la création du double, par exemple, n'est pas seulement la différenciation avec un autre que soi à l'extérieur de soi mais avec un autre que soi à l'intérieur de soi. Il s'agit en fait d'une différenciation d'avec une représentation investie qui ne se situe pas seulement à l'extérieur mais à l'intérieur de l'appareil psychique et qui est donc l'objet d'un investissement narcissique. Quand ce premier dégagement identitaire n'a pas pu se faire il y a comme une absence d'espace phantasmatique intérieur. Alors l'instrumentalisation d'un rival peut protéger le sujet contre le vide de représentation de son corps sexué. La rivalité peut être une tentative de restauration du narcissisme à l'aide du support imaginaire de la figure du rival chez un sujet en proie à la crainte d'être annihilé.

*4<sup>o</sup> retournement* : Un espace partagé :

Qu'est ce que la psychanalyse peut nous proposer pour élaborer la question de l'identité ? Pour Freud, Lacan et d'autres, tout commence par le fait que l'identité ne puisse se concevoir comme *une* identité, mais plutôt comme une

*non*-identité, ou une identité qui n'aurait pas une seule forme de représentation, soit une identité au pluriel. Les psychanalystes lorsqu'il parle du sujet parlent toujours d'un sujet divisé. L'identité vient de la perte et de la manière dont cette perte est soutenue. Cette perte est prise en charge dans le langage, dans le signifiant. Elle reste cependant toujours irréprésentable, car l'être qui fonderait l'identité est toujours ailleurs et le signifiant dans l'inconscient reste indéterminé. Les psychanalystes se sont demandés comment rendre compte sous une forme incarnée de cette division et de ce manque d'être. Ils ont eu pour cela recours à un concept celui de « castration ». Ce terme nomme le fait que tout « parlêtre » est confronté au manque à être et à jouir et qu'il a à en répondre. Je reprends l'interrogation de Okba Natahi lors d'une rencontre à laquelle nous avons participé ensemble sur « la transmission d'une femme à l'autre, d'une culture à l'autre » : Est-ce qu'une personne est forcément homogène à sa culture ? Celui qui se déplace est déjà étranger à sa culture. Mais peut-il tailler dans la langue pour écrire cela ? N'a-t-il pas à aller chercher dans l'autre langue des signifiants qui en disent plus sur ce qui le concerne personnellement ? C'est cette forme de division à laquelle tout sujet aurait à s'éprouver, que le terme de « castration » pourrait désigner dans la circonstance.

Comment le sujet va-t-il faire pour parer au manque d'identité ? Pour parer au manque d'identité le petit de l'homme parlant va s'identifier à l'Autre après avoir été identifié par l'autre. Ce sont donc d'abord des identifications d'aliénation : soit par et à l'autre, c'est-à-dire les parents ou le semblable, soit à l'Autre, ce qui s'emprunte à l'Autre, c'est-à-dire ses idéaux, les différentes cultures ou les différentes religions. Ces identifications se cristalliseront en identités sans pour autant qu'elles suffisent à dire le tout de l'identité. On ne peut réduire le sujet à ces « identités » car fondamentalement le sujet n'est que de manque. L'insaisissable du réel que rencontre la psyché en s'éveillant, le chaos qu'elle essaie d'ordonner par ses productions imaginaires qui donneront naissance à l'objet, à l'autre, à la symbolisation, est cette tentative de vie sociale que nous aurons la faiblesse d'appeler réalité et qui est d'abord une réalité psychique. La visée analytique vient interroger les identifications, en particulier les identifications au symptôme et à l'objet. Le travail de la cure consiste à interroger les identifications-aliénations du sujet et à cerner au décours de sa confrontation au manque ce que peut être son désir subjectif, soit ce qui le fonde. On pourrait d'une certaine façon dire que la cure analytique est un travail d'auto fondation. En ce sens elle est construction de la langue du sujet.

Les identifications qui, dans une cure psychanalytique sont appelées à chuter, sont destinées à répondre à la question « qui suis-je » alors que la question de l'identité me paraît être davantage celle de « d'où viens-tu ? » (Quels sont tes dieux, tes croyances, tes coutumes ?).

C'est ici où langage et identité se conjuguent car il n'y a pas d'identité sans reconnaissance. Cette reconnaissance est incluse dans la question « d'où

viens-tu ? » Quelle est ta place ? Il n'y a pas d'identité sans les justes mots pour nommer à sa juste place. Une identité forte trouve ses racines dans un vécu psychique partagé, nommé, reconnu. Avoir une identité, c'est avoir un lieu, c'est habiter quelque part. Avoir un lieu, au sens psychique du terme, c'est pouvoir mettre en relation, par des mots, l'éprouvé, le ressenti, le perçu. C'est en ce sens que l'on peut parler d'espace partagé. C'est au sein d'un espace partagé que les différences et les spécificités peuvent avoir leur place. L'espace partagé est la possibilité de mettre en relation des corps ou des êtres avec les choses. Pour un sujet en développement ce qui a besoin d'être reconnu sont les « identifications » à chacune des instances maternelle et paternelle et à chacun des pôles de la sexualité, masculine et féminine. Tout enfant a besoin de ces identifications pour se construire. Mais pour garder l'amour d'un parent l'enfant peut se priver ou se cliver de l'une des parties de ces identifications qui contribuent à le construire.

La parole échangée permet ainsi de faire quelque chose de ce qui est contraignant dans le processus d'identification : Le fait d'avoir à élaborer sa spécificité à partir de traits qui sont aux parents mais que l'on veut faire siens et pour cela avoir à engager une sorte de refus (la fameuse négativité de l'enfant : ça/pas ça). Tout garçon ou toute fille éprouve de la difficulté à être « comme » sa mère ou son père en même temps que son rival. La difficulté de ce double positionnement ne le rend pas moins nécessaire. Les uns et les autres ont à inventer un espace solidaire où ce qui est spécifique pour chacun peut aussi être mis en commun. Cela est d'autant plus difficile quand les valeurs auxquelles s'identifier sont dévaluées par les représentants culturels ou si les parents qui en sont porteurs ont été eux-mêmes confrontés à la honte de soi. « L'absence d'espace commun de représentation entre l'enfant et sa mère ou son père concernant sa sexualité a le même effet de blessure de la langue d'enfance qu'une intrusion abusive. »<sup>5</sup> Je reprends cette citation du très beau livre de Marcianne Blévis « Jalousies, délices et tourments » car elle nous dit fort justement que lorsqu'il ne peut y avoir cet espace partagé alors, c'est non seulement l'identité qui est atteinte mais la langue d'enfance elle-même, avec toute la richesse que celle-ci contient.

5° *retournement* : Le fondement de la parole

Celui dont parle Janine Altounian<sup>6</sup> qui permet de résoudre la fixation de celui qui ne peut trouver son lieu dans sa langue maternelle parce que celle-ci a été le théâtre du trauma et reste donc trop chargée d'affects. Il faut alors une autre langue, celle du pays d'accueil.

Le fondement de la parole est celui qui promeut un « vivre ensemble » dont Hannah Arendt a tellement bien situé l'importance dans sa critique du totalitarisme. C'est celui qui libère d'une fixation et donne vraiment lieu. Mais à

---

<sup>5</sup> Marcianne Blévis « La jalousie, délices et tourments » Seuil, 2006, p. 163

<sup>6</sup> Janine Altounian « L'intraduisible, Deuil, Mémoire, Transmission » ed. Dunod, 2005.



quelles conditions ? A condition que le pays d'accueil ne réitère pas sur le mode dénégateur le premier traumatisme. Ou qu'il ne se présente pas comme tiers alors que par ailleurs il s'absente comme tiers, cautionne le crime dont il se fait complice et confisque le discours. Si tel est le cas, le pays d'accueil n'offre pas ce deuxième lieu qui soit comme un dehors pour une vie psychique dont je vous ai dit que ce qui la caractérise est sa capacité de passer d'un dedans à un dehors. Donner un lieu c'est permettre de se dégager de la fixation car du lieu on peut en sortir et y revenir. Si j'avais le temps je vous lirai un texte de mon ami Joseph Assouline, juif égyptien chassé d'Egypte par Nasser. Dans ce texte il « cherche à serrer d'un peu plus près l'effet d'une parole meurtrière, dans le mensonge par lequel Nasser et son régime ont nié aux juifs d'Egypte leur être égyptien »<sup>7</sup>. « Ce mensonge a visé la force de conjonction au cœur de notre être multiple », dit-t-il. « Il a assassiné au nom de l'être Un de la Oumma le « et » de être juif *et* égyptien, et celui d'être juif égyptien *et* d'avoir comme idéal une France représentant le pays des lumières. Ce ravalement de la pluralité est d'autant plus assassin, poursuit Joseph Assouline, qu'il est fait au nom du Bien et que l'identité idéalisée, celle des lumières occidentales, s'est trouvée trahie par une République prise dans ses propres contradictions. La culpabilité se rajoutant à cela, le résultat est le silence et la fixation d'une position. Certains demeureront « des mélancoliques de l'identité ».

Ce qui est en question est la qualité de la parole de celui qui détient les fondements de cette parole, pour que la langue puisse devenir parole et quelle puisse donner une place aux vivants, ainsi qu'une sépulture aux morts, concourant à une identité qui fasse transmission.

Comment faire ? L'enjeu n'est pas seulement psychanalytique mais politique. Pourquoi la langue, quand elle est énoncée sans forfaiture, ne viendrait-elle pas au secours des identités singulières lorsque celles-ci se retrouvent comme massifiées ? La langue ne pourrait-elle pas dans ce qu'elle contient toujours en excès et en restes contribuer à lutter contre la massification ? Ce qui semble être en panne est une relève de l'imaginaire spéculaire par un autre imaginaire qui ferait relais au symbolique. Ne pourrions nous pas avec la langue réinventer des scènes où tenir ensemble mais aussi où nous pourrions redonner à chacun sa valeur mythique, son destin ?

Même collective la langue vive est toujours un objet singulier. Résister à la massification c'est garder la dimension singulière de la langue de chacun. C'est la capacité poïétique de la langue qui est la survie. « Je » n'existe qu'à assumer l'écart de ma propre langue.

---

<sup>7</sup>

In « Nahar Misraïm » n°30

« Dans un mouvement de retournement », avez-vous dit au début, « les formes à venir avaient donné voix aux vœux du passé : « il serait beau de » et libéré la force de leur vouloir ».

Donner voix aux vœux du passé pour libérer la force leur vouloir, certes. Mais, aujourd'hui que serait donner voix aux vœux du présent ? Que reste-t-il à libérer encore en vous qui vous permette de goûter aux couleurs de votre langue et déplier encore et encore votre identité ? Vous gardez espoir dans la langue car vous savez qu'elle est incommensurable à vos partis pris et vous aimez prendre le risque à étreindre la réalité sous les espèces de la langue.

La langue pourra dire que le plus permanent de votre identité peut être ébranlé par le plus délicat rayon de lumière jouant avec les tulipes rouges qui, tandis que vous écrivez, sont portées par un vase à la rondeur noire stable et rassurante.

La langue pourra dire que votre identité aime à suivre les voix fragiles du désir. De sorte que, vous laisser guider par la langue, serait vous laisser aller vers une sorte d'intranquilité radicale.

Paris-la Rochelle 28 mars 2007